

PLAN LIBRE

Le journal de l'architecture en Midi-Pyrénées

Ariège
Aveyron
Gers
Haute-Garonne
Hautes-Pyrénées
Lot
Tarn
Tarn-et-Garonne

121

Juillet 2014

Palmarès qualité d'usage

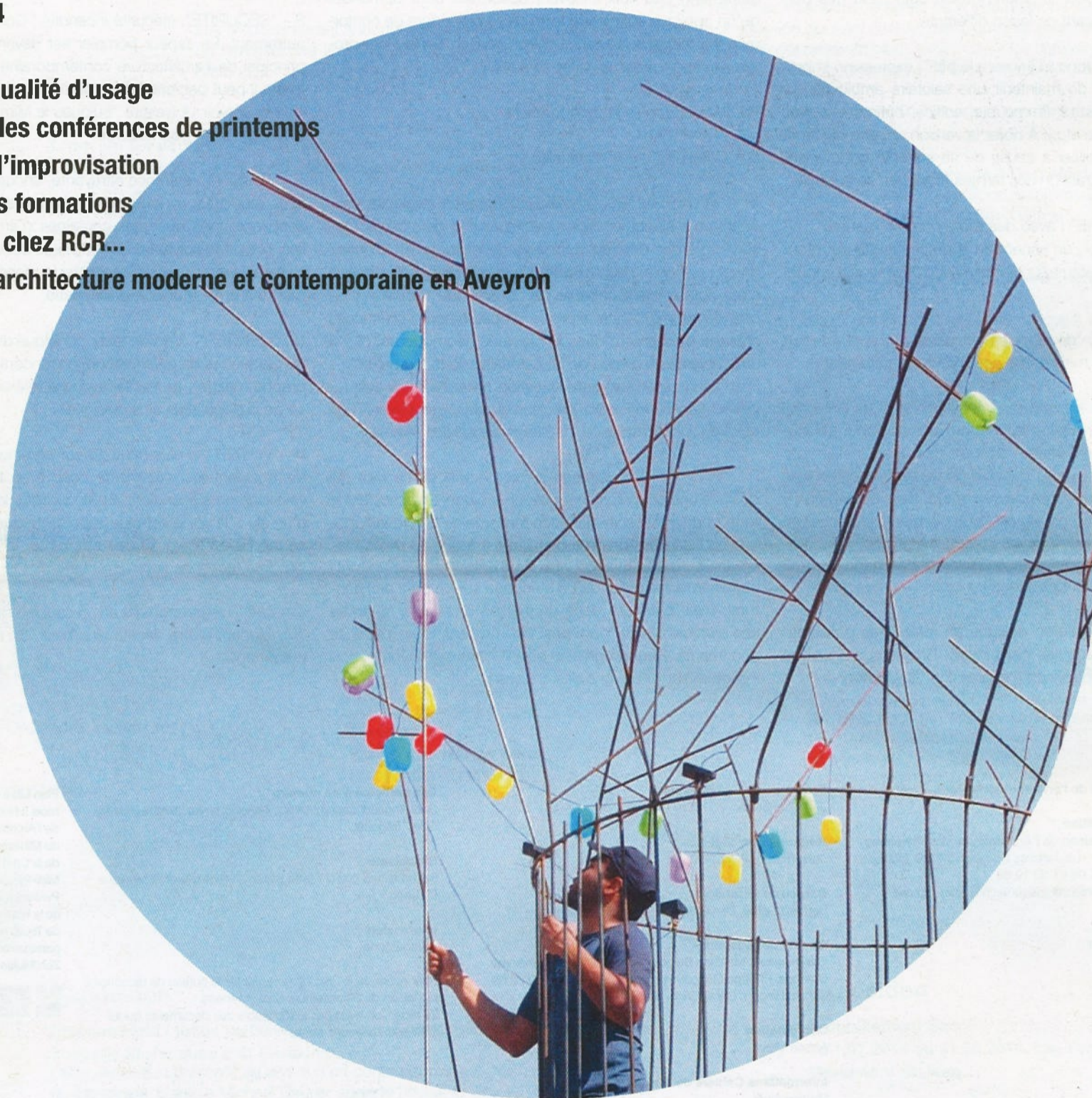
Retour sur les conférences de printemps

Chantiers d'improvisation

Tableau des formations

j'ai cuisiné chez RCR...

Balades d'architecture moderne et contemporaine en Aveyron



2,00 euros



chantiers d'improvisation

Learning From the Sans Souci,
ENSA Toulouse 2014
Christophe Hutin, Daniel Estevez

Comment former sa propre partition intérieure ? Elle se construit à partir d'un mélange de connaissances à propos de la musique et de désirs, de points de repères théoriques et d'images sonores, de précision rythmique et de plaisir, de solitude et de partage, d'agilité digitale et d'émotions profondes, d'acquisitions rigoureuses, lentes et progressives et de saisissement global et instantané. Le développement de sa propre partition intérieure est profondément lié à ses propres intentions : qu'est-ce qui résonne en moi ? Comment est-ce que je me situe dans la musique et dans l'improvisation ? Qu'est-ce que je désire jouer ?

Jacques Siron, *La partition intérieure. Jazz, musiques improvisées*

Immeubles abandonnés, squats urbains, bidonvilles, ou encore quartiers déshérités dans le township de Soweto en Afrique du Sud, voilà les terrains d'action de l'atelier de master «Learning From» de l'école d'architecture de Toulouse. Ce groupe d'enseignement et de formation par l'action développe depuis 5 ans des projets dans des milieux urbains critiques. Son but est de former des architectes responsables et à l'écoute de la diversité des situations et des habitants. Des architectes capables également de faire beaucoup de choses avec peu de moyens et par là de garder à l'esprit l'importance des questions humaines et écologiques en architecture.

À l'occasion de la célébration des 20 ans de l'élection de Nelson Mandela, l'atelier Learning From a initié le premier workshop pour la reconstruction du cinéma mythique «Le Sans-Souci» à Soweto. Ce lieu en ruine était à l'abandon formant un espace public délaissé et dangereux dans le quartier informel de Kliptown. L'endroit est pourtant historique, car en juin 1955, la charte de la liberté, ratifiée par The African National Congress (ANC), fut signée précisément à Kliptown, faisant de cet endroit un lieu hautement symbolique de la lutte pour la liberté.

Le workshop Sans Souci, s'est donc déroulé pendant 15 jours, du 19 avril au 4 mai 2014, avec l'aide des communautés locales du bidonville. Les travaux de réhabilitation ont été lancés, ils étaient essentiellement centrés sur le travail des sols, d'autres phases de chantier concernant la couverture ou les aménagements mobiliers sont prévues dans le futur.

Pour ce premier atelier, des dizaines de projets sont initiés simultanément :

- L'absence d'électricité rend impossible l'existence d'un éclairage public et augmente la dangerosité du site. L'un des premiers chantiers consiste donc à restaurer un éclairage public grâce à l'installation de lampes photovoltaïques sécurisées spécialement étudiées pour ces contextes

critiques, fournis par la marque Suna.

- Pour les spectacles, une nouvelle scène de 70 mètres carrés est construite, la conception de sa dalle en béton, fourni par Lafarge, permet la réutilisation des escaliers historiques du cinéma mais surtout l'organisation de plusieurs configurations d'usage : petits concerts, projections cinéma, grands spectacles pour un public nombreux.

- La scène historique du cinéma est réparée, les maçonneries réalisées à cette occasion mettent en oeuvre les anciennes briques récupérées sur place après nettoyage.

- Le sous-sol du Sans Souci est effondré. Sous l'impulsion de Ginger, jardinier-paysagiste habitant du quartier avec qui l'atelier travaille depuis deux ans, le groupe investit cette partie difficile des ruines. Il débroussaillie, déblaye, et dégage les ordures qui s'y sont accumulées pendant des années. L'endroit est ensuite entièrement transformé en un jardin potager décoré de mosaïques et planté d'arbres.

- L'écran historique du cinéma est recréé à son ancien emplacement, les murs sont entièrement peints en blanc, les projections peuvent avoir lieu.

- Une dalle extérieure du cinéma a basculé en s'effondrant. Comme renversée par un tremblement de terre, elle est inclinée et semble jaillir du sol. A cet emplacement précis, on construit un baobab en fers ronds. Il est scellé dans une chape de béton et décoré de lampes colorées. Le baobab est un symbole positif en Afrique du Sud, il marque le lieu de la parole publique, lieu où se règle la démocratie. Le monument surgit ici comme si ce sol brisé lui avait fait place. Monument léger, il forme un parfait dispositif de jeux pour les enfants qui sont les seuls à pouvoir pénétrer dans le tronc.

Sur le chantier, les étudiants rencontrent les habitants qui travaillent volontairement avec eux. Le cinéma est dans la mémoire de tous les anciens du quartier, plus qu'un lieu de projection c'était l'un des endroits culturels les plus vivants pendant la lutte contre l'apartheid. La chanteuse Miriam Makeba, le pianiste Abdullah Ibrahim et bien d'autres

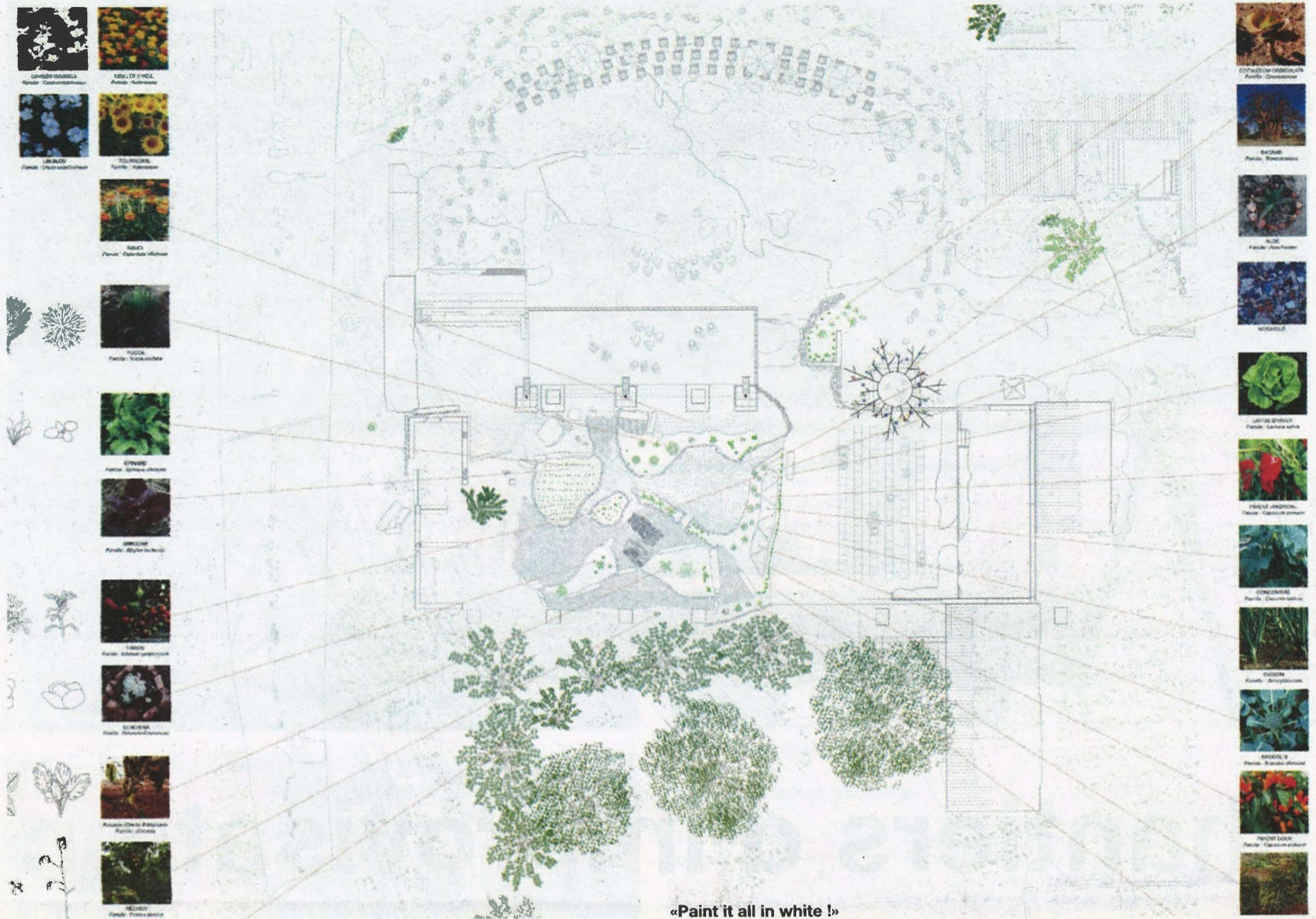
artistes s'y produisent régulièrement. Des entretiens avec les anciens sont organisés, on enregistre, on relève, on cartographie, on réalise l'inventaire des lieux et des institutions spontanées. On récolte les récits du passé, c'est l'histoire de la vie quotidienne de Kliptown qui se raconte. Travail indispensable car il n'y a pas d'architecture sans histoires.

Pour réhabiliter ce lieu, la stratégie de l'atelier Learning From n'est pas conventionnelle. Elle consiste à réactiver la vie artistique, culturelle et sociale du cinéma tout autant que l'architecture même de cet espace public. N'attendons pas que le cinéma soit construit pour programmer des événements culturels, pour se réunir, pour jouer, pour travailler !

Les musiciens français de la Compagnie Lubat, grands pratiquants d'improvisation artistique, ont rejoint le chantier de Soweto. Ils organisent des ateliers d'improvisation et des échanges musicaux avec les habitants, avec les enfants. L'improvisation se construit à partir de précision et de plaisir, on y cultive le désir de jouer. Ce dispositif prolonge la collaboration entre l'atelier et Bernard Lubat engagée en 2013 à Uzeste.

Le projet Eat My Dust de Delphine Deblic organise un atelier où des films sont réalisés pas les jeunes de Kliptown sur leur quartier, leur quotidien, il s'agit d'un travail artistique mené par des réalisateurs avec des chorégraphes, des artistes. Les productions sont diffusées In situ.

L'architecture c'est la vie, écrivait Georges Candilis, c'est pourquoi l'activité sociale et artistique doit précéder l'édification des choses et non l'inverse. Cet enseignement, que l'on peut tirer de l'action en contexte critique, pourrait être médité par les maîtres d'ouvrage dans nos propres contrées: pensons d'abord aux contenus, soutenons la richesse des actions humaines et puis demandons simplement à l'architecture de les prolonger.



«Paint it all in white!»

Ce projet au cinéma Sans Souci a été une expérience de découverte de certaines conditions du métier d'architecte, que nous n'arrivons pas à saisir dans le cadre généralement théorique des cours de projet. Ce travail de réhabilitation du "Bioscope" (Cinéma) Sans Souci avec la participation des habitants de Kliptown m'a par exemple permis de comprendre et de mesurer la dimension humaine qui existe dans la mise en œuvre concrète et technique de l'architecture.

Par ailleurs, dans les écoles, bien souvent nous sommes amenés à concevoir des objets d'architecture pensés à partir d'une connaissance abstraite d'un modèle d'habitant générique. Plus souvent encore, on prétend connaître d'emblée par nous même, sans recherche et souvent à tort, les besoins des futurs utilisateurs comme s'ils allaient de soi. Dans le projet Sans-Souci, comme les habitants prenaient eux-même pleinement part à la construction-conception avec nous, ils faisaient bien plus que de nous indiquer leurs besoins. Ils improvisaient, discutaient et intervenaient directement à nos côtés dans le processus de projet, ils étaient donc au même titre que nous des auteurs du projet.

Avant tout l'architecture c'est faire

Durant cette expérience, il me semble que j'ai appris sans qu'on m'enseigne. J'ai appris par exemple ce que voulait dire faire de l'architecture.

Faire de l'architecture c'est agir.

Faire de l'architecture c'est inventer ses propres règles. Faire de l'architecture c'est savoir construire mais c'est aussi savoir comprendre. Faire de l'architecture, enfin c'est improviser, c'est à dire «créer sans visée pour » et non pas comme le dit le dictionnaire « créer à partir de rien ».

Faire de l'architecture c'est aussi souder un baobab avec des tiges d'acier de 8mm. Et puis laisser les enfants s'y construire à leur tour une cabane, une scène de danse, un point de repère dans leurs imaginaires. Faire de l'architecture c'est sans doute laisser la construction se construire.

Liant de briques, lieu de gens

Dès le début des réflexions sur les actions à mener durant le workshop, il a été question de rénover la scène historique du cinéma. Plusieurs hypothèses ont été faites : doit-on construire un nouveau mur en parpaings ? Coffrer la partie manquante avec de grandes planches et couler du béton ?

Arrivés sur place, une fois la scène dégagée de toutes les herbes qui la recouvraient, la réflexion s'accélère. Tout se modifie. On ne nous livrera pas le béton avant la fin de la semaine, et puis nous devons économiser les matériaux car notre budget est plus faible que prévu. Mais la solution est là, sur le site de l'ancien cinéma, dans ses ruines. Nous avons décidé de reconstruire la scène en maçonnerie avec les briques existantes récupérées.





J'ai des connaissances en maçonnerie et je voulais pouvoir les partager avec des habitants, j'ai cherché des jeunes avec qui travailler. J'ai rencontré Gérôme Lauw, mais au lieu de le former, je me suis laissé complètement dépasser par son savoir. Gérôme est maçon à Kliptown, il habite juste à côté du cinéma et s'est beaucoup investi dans ce projet. Tandis que nous commençons à travailler sur le mur des ruines, il est allé chercher son matériel, d'autres habitants sont arrivés et tout est allé très vite. Certains ont fait du mortier, d'autres ont nettoyé les briques et puis Gérôme et moi montions les lits de briques. J'étais hésitant à travailler avec de vieilles briques et un mortier dont je doutais, à tort, de la solidité. Par la suite nous avons réalisé les soubassements de la nouvelle scène. La situation se renversait, Gérôme me demandait si ce qu'il faisait me paraissait bon, ajoutant qu'il n'avait pas l'habitude de travailler avec des parpaings et un niveau de maçon. Quelques jours plus tard Gérôme a réalisé une mosaïque sur ce mur que nous avons monté ensemble en une après-midi. Elle représente un homme à moitié noir et à moitié blanc. Il tient dans une main un enfant noir et dans l'autre un enfant blanc. Gérôme m'explique que l'image montre son enfant et lui, avec l'un de nous. Une image qui raconte notre rencontre.



Créer des occasions

Nous avons pensé la dalle en béton comme une nouvelle scène pour des représentations de théâtre ou de musique. Mais pour les enfants c'est bien davantage. C'est un terrain de foot, c'est une piste de planches à roulettes et peut être même une cours d'école où se jouent comptines et jeux de mains. Les enfants détournent et s'approprient tous les lieux. Le baobab en fers à béton soudés était destiné à l'origine à abriter une buvette, pour les enfants il est devenu une cage, une structure de jeu. Comme le montre une empreinte de main laissée dans la dalle et aussi, un peu plus loin, une signature tracée dans le béton encore frais, ce lieu appartient à la communauté. Cette place leur appartient et ses usages inhérents nous dépasseront. Bien plus qu'une scène ou qu'un espace, nous avons créé une occasion pour de nouvelles utilisations.

La transformation d'un seul mètre carré

Comme partout sur la parcelle, ce coin-là était couvert de déchets et de mauvaises herbes, mais étant situé un peu en dehors du jardin sur lequel tout le monde se concentrait, il était oublié.

Un petit morceau de mur avait cependant attiré l'attention de l'un d'entre nous qui avait alors commencé sa restauration avec des briques de récupération. Malgré sa motivation, le manque d'expérience en maçonnerie l'avait ralenti. Intrigués, deux volontaires de la communauté se sont joints à ce chantier du petit mur, sélectionnant les briques adéquates et fabriquant du taga, mortier, pour les assembler. Ensemble, les trois ont réussi à faire renaître le morceau de mur mais aussi un autre morceau perpendiculaire découvert comme un objet archéologique sous la terre. Une fois cet angle droit redessiné, ils se sont lancés dans la construction d'un petit muret courbe en pierres empilées puis recouverte de taga.

Cet endroit abandonné étant redéfini, d'autres personnes se sont alors employées à le nettoyer, puis encore d'autres l'ont désherbé, enfin Ginger et son équipe ont aéré la terre, l'ont arrosée avant de planter finalement ces quelques mètres carrés initialement oubliés. D'abord des oignons sauvages, ensuite des plantes grasses et puis des fleurs, tout cela grâce à des dons personnels des habitants qui ont offert des plantes de leur jardin en fonction de ce qu'ils avaient de disponible.

Magnifique, ce petit jardin marque à présent l'entrée du cinéma et met en valeur le pied du baobab en fer soudé. Il a tiré son existence et son sens de l'enchaînement de petites interventions improvisées réalisées par des personnes différentes dont l'objectif final n'était pas fixé. Le résultat est vraiment beau.

L'atelier mosaïque des enfants

En fin de journée, les enfants nous rejoignent sur le chantier. Après l'école, ils arrivent en petits groupes, viennent jouer avec nous et observer le travail en cours. Nous parcourons le site ensemble et commentons les divers changements opérés pendant la journée.

Cela fait plusieurs jours que l'on travaille à la réalisation de mosaïques. Cela fait également plusieurs jours que les enfants nous observent et participent à l'exercice. Mais aujourd'hui, ils débutent leur propre atelier de mosaïque. Ils s'organisent en petits groupes et répètent les gestes qu'ils ont assimilés à partir de nos actions. Nous sommes donc responsables de la transmission des techniques de réalisation de mosaïque.

Certains fabriquent du liant à base de ciment tandis que d'autres élaborent les motifs, mais tous travaillent dans le même sens.

Ceux qui savent instruisent leurs camarades, qui sont ensuite en mesure de participer à l'atelier et d'instruire à leur tour d'autres enfants.

C'est la naissance d'une nouvelle dynamique. Les enfants apprennent en faisant et constituent petit à petit leur place dans la communauté.

Le mur de la scène, les assises des poteaux, les grands blocs de maçonnerie du jardin, chaque lieu est approprié par les actions collectives de la décoration.

Vivre la nuit

C'est la fin de la journée, le soleil s'est couché et, après une attente un peu inquiète, les lampadaires solaires se sont enfin allumés pour la première fois.

L'apparition de la lumière suscite une véritable émulation.

En effet, les lieux publics éclairés sont presque inexistant dans le bidonville. Aussi lorsque la nuit tombe, les habitants rentrent chez eux où ils se sentent en sécurité. Il est vrai que les espaces isolés et sans éclairage sont propices aux crimes.





Mais quand bien même ce serait le cas, il n'existe nul endroit où se rendre le soir pour se divertir et qui soit facilement accessible à pied.

C'est pourquoi l'éclairage du site lui permet de prendre vie la nuit.

Il existe désormais un espace où aller le soir venu, un espace où l'on peut être sans crainte. Un lieu sans prétention ni démesure pour jouer, discuter, se relaxer... et parfois regarder un film, assister à un spectacle.

Passé l'émerveillement de chacun devant l'apparition de la lumière électrique, nous partons. Le départ est joyeux car nous pouvons voir que les habitants restent sur la place.

Les enfants jouent, les adultes travaillent, discutent, font connaissance. Le site s'incarne, il prend vie.

Les shacks de Kliptown

Nous avons mené un travail de relevé des sites et des maisons historiques du quartier de Kliptown en parallèle au déroulement du chantier du cinéma. Nous avons ainsi beaucoup circulé à la rencontre des gens de la localité. En menant ces entretiens pour recueillir la mémoire des lieux, nous avons pu visiter de nombreux logements. Dans cette zone, du fait de la grande pauvreté des habitants et du manque d'implication local des autorités, de très nombreuses cabanes, appelées des «shacks», servent de logement précaire. Elles m'ont fortement marqué... Ces maisons faites de matériaux de récupération et souvent délabrées ne sont pas l'expression d'une architecture élaborée mais elles expriment simplement les fonctions premières de l'architecture : abriter, assurer la sécurité quotidienne, maintenir un confort élémentaire.

Bien que ces shacks soient considérés comme des logements indigents, je pense aujourd'hui, après les avoir visitées, que cette appréciation doit se limiter à la question de leur coût matériel. Très rudimentaires, construites avec incroyablement peu de moyens et, extérieurement d'apparence parfois minables leurs intérieurs témoignent en revanche souvent d'une très grande dignité et d'un grand soin.

Quand on pénètre en effet dans ces maisons, on constate qu'elles sont souvent très bien rangées, que le mobilier y est disposé avec économie et intelligence, qu'elles sont entretenues et que la manière dont elles tiennent debout est parfois surprenante ! Ces shacks de pauvres sont en fait des exemples d'une architecture de survie ingénieusement élaborée avec le minimum de moyens par des gens riches d'esprits, qui ont un sens fort de leur dignité.

Une danse à l'image du chantier

Le dernier jour, sur le sol devenu piste de danse et sous la musique fougueuse de la Compagnie Lubat, une ronde s'est créée mêlant les étudiants et la communauté. Très vite, un habitant a commencé à montrer des gestes et peu à peu tout le monde a suivi, sans gêne et dans la joie. Quand il s'est avancé pour refermer la ronde tout le monde s'est avancé, quand il a levé les bras, tout le monde a levé les bras.

Cette danse était à l'image de notre chantier où les gens ont été entraînés dans l'action par l'action. La personne qui dansait n'a pas expliqué les mouvements à faire, elle a juste commencé par les faire et peu à peu tout le monde a été entraîné. Le fait de montrer en dit parfois plus qu'une explication mal formulée ou mal comprise.

Des rondes se sont souvent produites à la fin de la journée de travail pour danser, chanter et rire. Selon Christopher Alexander « la danse dans la rue est une image de joie suprême ». Pourtant aujourd'hui la danse en lieu public s'est perdue. Par peur des autres, les gens sont mal à l'aise dans les rues, ils sont embarrassés. La danse en lieu public est très importante pour la vie urbaine et Alexander en propose un modèle : « une plateforme pour les musiciens, une surface dure pour la danse, des endroits pour s'asseoir et s'adosser pour les gens qui veulent regarder et se reposer et enfin des rafraîchissements. Le tout placé dans un endroit où les gens peuvent se rassembler. »

A Kliptown, sur le site du Sans Souci, tous ces éléments étaient là et nous avons dansé.

L'atelier Learning-From est un enseignement de master de l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse.

Il a été créé et dirigé depuis 2009 par les enseignants Christophe Hutin et Daniel Estevez sans aucune aide d'aucune sorte du Bureau de la Recherche Architecturale (BRAUP).

Cette année le travail s'est déroulé en collaboration avec les associations Eat My Dust et One Love Trust à Kliptown et le centre Soweto Kliptown Youth de Soweto (Afrique du Sud).

Les textes de cet article ont été écrits par les étudiants de l'atelier.

Étudiants : Maud Antoine, Imane Bensaih, Léopold Bouat, Nizar El Farouq, Sébastien Eyma, Caroline Guillot, Alice Lhoste, Rémi Livolsi, Marion Mittler, Anaïs Raphalen, Fanny Vidal.

Enseignants vacataires : Nicolas Hubrecht, Vincent Puyoo, Tiphaine Abenia

Notre atelier s'est déroulé du 19 avril au 4 mai 2014.

Toute l'équipe du Club Learning From (association 1901) adresse ses remerciements les plus sincères:

aux gens de la communauté de Kliptown pour leur participation,

aux Kisskissbankers pour leur dons (en particulier les enseignants et personnels de l'ENSA Toulouse mais aussi les familles des étudiants !)

aux artistes de Dawadeluxe pour leur important soutien financier et amical et aussi pour leur contribution à l'exposition-concert du 7 juin 2014 (big up!)

aux musiciens de la Compagnie Lubat pour leur investissement, leur apport artistique et théorique,

aux entreprises qui ont investi dans ce projet (Lafarge, Suna, Kokopelli, La Dynamo)

à la revue Plan Libre pour son aide à la diffusion de nos travaux,

ainsi qu'à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse et à l'Institut Français en Afrique du Sud

crédits: toutes les photographies et les vidéos son produit par l'atelier Learning From. <http://learning-from.over-blog.fr>